

# 1 - Les Démons et la révolution russe

Dans *Crime et Châtiment* ou dans *L'Idiot*, le souci philosophique l'avait emporté sur l'attention à l'actualité. Mais l'évolution que Dostoïevski avait constatée dans l'esprit révolutionnaire de la jeunesse se confirme dramatiquement. L'attentat de Karakozov contre le tsar en 1866, l'affaire Nétchaïev en 1869, la commune de Paris et l'incendie des Tuileries en 1871, sont autant d'événements qui marquent pour Dostoïevski la progression des idées anarchistes et nihilistes en Russie et dans le monde.

D'autre part, Dostoïevski a assisté au congrès de la paix à Genève, en septembre 1867: ce qu'il y a entendu l'a horrifié; il est désormais convaincu qu'il se prépare dans le monde des événements effroyables, et qu'une folie monstrueuse s'est emparée d'un certain nombre de cervelles. Cette fois, la philosophie passera au second plan: l'urgence est de dénoncer le tour extrêmement dangereux que l'Histoire est en train de prendre. A propos des *Démons*, il écrit au futur Alexandre III:

« C'est presque une étude historique, par laquelle j'ai voulu expliquer la possibilité dans notre étrange société de phénomènes aussi monstrueux que le mouvement Nétchaïev. Mon opinion est que ce phénomène n'est pas fortuit ni isolé. » (Pléiade, p. XXXIV)

Tel est le but essentiel de ce roman: démonter les mécanismes historiques en cours, montrer l'enchaînement des faits, découvrir les causes, et pousser enfin l'enquête jusqu'à prévenir les conséquences; *Les Démons* sont une étude, mais aussi un avertissement et une menace.

Dès son procès, en 1849, Dostoïevski avait exprimé ce grave souci, la grande inquiétude de sa vie:

« L'Histoire nous enseigne l'avenir.

Peut-être me faut-il expliquer la révolution à l'Ouest, et la nécessité historique de la crise qui en découle. » (*Dostoïevski as reformer, the Petrachevski case*, Ann Arbor, Ardis, 1987, p.33)

Le problème est clairement posé: l'Europe de l'Ouest est entrée dans un cycle révolutionnaire (depuis 1789) qui se poursuit avec l'expansion du capitalisme; or l'Histoire obéit à des lois, et ces lois disent qu'une société qui a perdu ses repères traditionnels et ses valeurs morales va tout droit à sa perte. Pour Dostoïevski il n'y a pas de doute: la crise qui est commencée n'est pas une crise passagère; cette fois, la civilisation va à sa fin. Stepan Trophimovitch l'affirme clairement:

“D'ordinaire tout se termine en queue de poisson; mais dans ce cas-ci, il y aura une fin, c'est certain, absolument certain.” (X, p. 172)

Dans *L'Idiot*, déjà, le prince avait prononcé quelques paroles prophétiques sur l'avenir possible de la Russie, et les menaces qui pesaient sur elle. Dans *Les Démons*, il ne s'agit plus de se livrer à quelques prophéties vagues, il s'agit de démontrer objectivement, d'une manière quasi-scientifique, quels sont les mécanismes historiques qui sont en cours, et comment, inéluctablement, la catastrophe se prépare.

Dostoïevski nous livre dans ce roman une analyse extrêmement fine des forces en présence. La petite ville où l'action se situe est un microcosme où se retrouvent toutes les forces qui agitent la Russie; l'empire s'y trouve placé en quelque sorte sous le microscope.

Tout d'abord, et quasiment occulte, il y a le pouvoir autocratique, qui impose sa tyrannie aussi aveugle qu'inefficace. Le malheureux Stepan Trophimovitch vit en permanence dans l'angoisse réelle ou imaginaire de la surveillance policière dont il serait l'objet; il redoute sans cesse l'arrivée de tel envoyé du gouvernement; en attendant, il est réduit au silence. Il n'est pas le seul: le groupe révolutionnaire recrute tous ses affidés parmi des gens qui ressentent un besoin irrépressible de parler, et qui ne l'oseront jamais au grand jour. Le régime policier a pour première conséquence de regrouper des gens qui n'ont en réalité rien en commun sur le plan idéologique, et qui sans doute se combattraient les uns les autres, s'ils pouvaient parler librement.

Le pouvoir central est ensuite relayé par une administration dont l'incapacité est flagrante: von Lembke semble n'avoir pu accéder à son rôle de gouverneur que grâce à son manque total de caractère et de compétences; faire en sorte que tout continue comme toujours, en donnant l'impression que rien ne se passe, semble être sa principale charge. Pire: d'origine allemande, il n'a strictement aucune connaissance du peuple russe, comme une bonne partie de la classe intellectuelle d'ailleurs. Ce gouverneur allemand qui passe ses loisirs à fabriquer un temple en carton est à l'image de l'empereur: d'origine allemande depuis Catherine II, la famille impériale n'a plus beaucoup de sang russe dans les veines; elle pense appuyer son autorité sur celle de l'Eglise, mais celle-ci n'a guère plus de solidité que le papier ...

L'activité intellectuelle, la réflexion politique, sont réduites à néant, du fait du silence général imposé par l'autorité. Ce qui n'empêche pas quelques âmes charitables et parfaitement incapables de vouloir « faire quelque chose »: Varvara Péetrovna protège son grand homme, tandis que, pour ne pas rester inactive, la femme du gouverneur apporte un soutien totalement inconscient à Piotr Stépanovitch lui-même! La sottise des dirigeants fait d'eux, sans qu'ils s'en rendent compte, les soutiens de la révolution.

L'Eglise, en la personne de l'évêque Tikhon, représente bien une force spirituelle capable d'agir sur les âmes, mais encore faut-il que les âmes aillent à elle. Dans les circonstances actuelles, la force spirituelle de

l'Eglise est d'une parfaite inefficacité, et elle ne peut plus jouer aucun rôle historique.

Le peuple est totalement absent du débat: réduit à la misère et à l'impuissance, il ne peut qu'assister sans comprendre à la lutte qui se livre pour le pouvoir entre ceux qui prétendent assurer son bien et sa prospérité mais en réalité ignorent tout de lui.

Au total, la société et la civilisation russes ne sont défendues par aucune force un tant soit peu efficace: bien au contraire, alors que chacun peut croire la société à l'abri de tout grave danger grâce à la vigilance de la police, la répression a un effet terriblement pervers: d'un côté elle nourrit l'opposition révolutionnaire qui se développe dans l'ombre, de l'autre, elle empêche de voir le danger.

Car, à y regarder de près, le groupe des révolutionnaires représente en réalité une force ridicule; c'est sans aucun doute, de toutes les composantes de la société, celle qui possède le moins de moyens: ni argent, ni armes, ni même effectifs; le groupe ne rassemble que quelques très rares membres, et encore, les dissensions au sein du groupe semblent beaucoup plus fortes que la force qui le rassemble.

D'où vient alors sa puissance? Le génie de Dostoïevski est d'avoir montré dans ce roman que ces groupes révolutionnaires tirent toute leur force uniquement de la répression policière. Piotr Stépanovitch joue remarquablement sur la peur de la dénonciation: c'est pour ne pas pouvoir dénoncer qui que ce soit que les membres du groupe ne peuvent rien savoir de la supposée organisation à laquelle ils appartiendraient; alors qu'il n'existe aucune organisation en réalité, les affidés sont tous persuadés appartenir à un groupe puissant; sans cela, ils se moqueraient tous de Piotr Stépanovitch, et rentreraient chez eux. C'est toujours en utilisant cette peur de la dénonciation que celui-ci parvient à leur faire commettre tous les crimes qu'il veut: Incendies, meurtres, etc. Chatov est assassiné sous le prétexte qu'il allait dénoncer les autres; ce crime étant perpétré par tout le groupe, ses membres sont désormais liés par une solidarité sans faille, et totalement à la merci de leur maître.

C'est cette discipline monstrueuse, fondée sur la terreur et le crime, qui donne toute sa puissance au petit groupe, et lui donne l'audace nécessaire pour incendier la ville. Jusqu'à l'accomplissement de leur programme de destruction, le groupe révolutionnaire se sera développé dans l'ombre, totalement inconnu, et soutenu même indirectement par des inconscients.

Pour Dostoïevski, les conséquences sont claires: ces différents groupes qui apparaissent et se développent secrètement en Russie ne peuvent que continuer à se développer de plus en plus, nourris qu'ils sont par la répression, et le danger n'apparaîtra réellement au grand jour que lorsque l'un d'entre eux sera devenu suffisamment fort pour renverser la société; mais il sera alors trop tard.

La précision avec laquelle Dostoïevski voit venir les événements futurs va même jusqu'à expliquer la révolution de 1905. Il était en effet persuadé que le peuple restait fondamentalement attaché à la personne du tsar, et qu'aucune révolution ne serait possible autant que cela durerait; mais il savait aussi que cette confiance n'était pas réciproque, et que le pouvoir, lui, n'avait que mépris pour le peuple. Tôt ou tard, le peuple finirait par s'en rendre compte, et le pouvoir tsariste resterait totalement isolé et sans appui; le premier coup un peu fort suffirait alors à le faire tomber.

Dans *Les Démons*, cette question est illustrée par la manifestation des ouvriers des Chpigouline, qui ont été volés par leur patron. La ressemblance est saisissante entre cette manifestation et celle du « dimanche rouge ». Voici la scène dans le roman:

« Mais comme les ouvriers se trouvaient en effet dans une situation difficile et que la police à laquelle ils s'étaient adressés refusait d'intervenir, l'idée leur vint tout naturellement de se rendre tous ensemble « chez le général lui-même », en portant bien en vue leur requête, de se ranger autour de son perron et de se jeter tous à genoux dès qu'il paraîtrait en l'implorant à grands cris. C'est un procédé traditionnel, historique, et nul besoin, selon moi, d'avoir recours à d'autres explications. » (X, p.335)

Et voici la scène de 1905, décrite par Riasanovsky:

« Les ouvriers qui convergeaient vers le palais d'hiver,... portant des icônes et des portraits du tsar, venaient, en sujets fidèles du souverain, ou plutôt comme des enfants devant leur père, le supplier de réparer les injustices et de soulager leur détresse. » (*Histoire de la Russie*, p.440)

Dans les deux cas, la réaction est similaire: von Lembke fait donner les verges aux ouvriers; la police du tsar, elle, ouvrira le feu. En 1905, la situation est même encore plus absurde que ne pouvait l'imaginer Dostoïevski, car le syndicat qui menait la manifestation était un syndicat policier, destiné à noyauter le milieu ouvrier! Dans *Les Démons*, l'écrivain Karmazinov s'écrie, quelques jours avant la manifestation: « le gouvernement... brandit la trique à tort et à travers, et frappe sur les siens. » (X, p.287).

Dans les deux cas, les conséquences sont identiques. Dans le roman, plusieurs ouvriers seront enrôlés dans des actions criminelles; dans la réalité, la répression « entraîna une rupture définitive entre le tsar et les nombreux ouvriers qui, jusqu'au « dimanche sanglant », lui étaient restés fidèles. » Trente-cinq ans à l'avance, Dostoïevski décrit avec une précision inouïe toute la mécanique historique qui amènera inéluctablement la révolution.

On a parfois voulu voir, en particulier N. Berdiaev, un prophète en Dostoïevski: mais c'est une erreur. Il n'y a là aucune prophétie, aucune

intuition, ni rien de ce genre: il y a seulement une analyse rigoureuse et objective des forces et des mécanismes historiques; Dostoïevski voit venir la révolution russe parce qu'il comprend comment fonctionne l'Histoire, parce qu'il est un bon physicien de l'Histoire. S'il comprend de quoi l'avenir peut être fait, c'est parce qu'il analyse de manière scientifique le rapport des forces historiques et qu'il en déduit la trajectoire de l'Histoire. Et ce qu'il déduit, c'est le vingtième siècle:

“C'est au vingtième siècle que devrait se situer, en fait, le roman de Dostoïevski. *Les Possédés* sont une anticipation géniale, une prophétie terrible, dont le public n'a pas pu mesurer toute la portée lors de la publication de l'ouvrage. Il n'y a vu qu'une caricature du temps. Il n'a pas su y discerner la promesse atroce d'un autre temps. Il n'a pas compris que cette charge d'atelier deviendrait bientôt un tableau d'une effrayante ressemblance. La tragédie de la révolution russe a donné une conclusion sinistre à ce grand livre qui l'annonçait.” (Troyat, H., *Dostoïevski*, Fayard, 1960, p.337)

D'autre part, il serait très faux de voir dans ce roman un ouvrage réactionnaire, et de faire de Dostoïevski un contre-révolutionnaire forcené: bien au contraire, le principal fautif, ici, c'est la dictature autocratique, c'est le pouvoir policier, dont la sottise et l'aveuglement font régner une terreur qui nourrit tout le mal; sans la terreur policière, rien de tel ne pourrait avoir lieu. *Les Démons* constituent sans doute la plus sérieuse et la plus rigoureuse condamnation de l'autocratie tsariste, principale responsable de l'apocalypse qui guette la Russie.

